

GRAMM - R

ETUDES DE LINGUISTIQUE FRANÇAISE

Dan Van Raemdonck (dir.)  
avec la collaboration de  
Katja Ploog

## Modèles syntaxiques

La syntaxe à l'aube  
du XXI<sup>e</sup> siècle



GRAMM - R

ETUDES DE LINGUISTIQUE FRANÇAISE

Dan Van Raemdonck (dir.)  
avec la collaboration de  
Katja Ploog

## Modèles syntaxiques

La syntaxe à l'aube  
du XXI<sup>e</sup> siècle



## INTRODUCTION

### Chacun cherche son chat

Dan VAN RAEMDONCK

*Université Libre de Bruxelles, Vrije Universiteit Brussel,  
Plateforme de recherche GRAMM-R*

La linguistique française fourmille d'approches syntaxiques diverses. C'est un fait indéniable. Cependant, à l'occasion de rencontres scientifiques, force est de constater que la syntaxe n'apparaît plus comme la branche de la linguistique la plus convoquée. Peut-être est-ce dû à d'anciennes prétentions hégémoniques, peut-être à l'impression que la syntaxe aurait atteint ses limites explicatives.

Ces trente dernières années, la contestation de la limite phrastique du champ d'investigation linguistique s'est développée sur plusieurs plans : difficulté de la définition de l'unité (tant conceptuellement que matériellement), irruption de l'oral comme objet de recherche, prise en considération des dimensions énonciatives et pragmatiques de la communication ayant conduit à la critique des outils morphosyntaxiques de description.

À côté de la morphosyntaxe traditionnelle, sont apparues des linguistiques du texte et du discours, des linguistiques de l'énonciation, ainsi qu'une syntaxe trans-phrastique qui vise à répondre aux apories héritées du modèle traditionnel. C'est ainsi qu'est apparue également la macrosyntaxe, réduisant dès lors son ancêtre au statut de « micro- ».

Il nous a semblé pertinent de faire le point au cours d'un colloque sur les recherches en syntaxe à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle. Non pas en imposant un thème qui serait sujet à communications de 20 minutes, mais en prenant le temps de la (re)découverte des modèles dans lesquels les syntacticiens d'aujourd'hui puisent leurs outils d'analyse. Ainsi a germé le concept du colloque *Modèles syntaxiques*. Le format proposé était le suivant : à partir d'un texte écrit et de la retranscription d'une conversation (voir en annexe ci-après), les conférenciers, que l'on a choisis re-

présentatifs de différentes approches, devaient chacun déterminer une question à traiter. L'intervention proposée était de 45 minutes (+ 15 minutes de discussion), ce qui devait permettre d'introduire le modèle utilisé et d'y inscrire la question traitée. Le colloque s'est déroulé à l'Université Libre de Bruxelles, du 6 au 8 mars 2003<sup>1</sup>, à notre initiative et au nom de la plateforme de recherche GRAMM-R.

Pour rendre compte de la réalité, de l'objet d'étude, le scientifique dispose du modèle. Le modèle n'est pas le réel<sup>2</sup> (pour autant qu'il existe et que l'on y ait accès). Il s'agit plutôt d'un « Moi, ici, maintenant, je pense et je dis que tout se passe comme si cela se passait comme ça ». C'est un réseau d'interrelations isomorphes de celles à l'œuvre dans l'objet d'étude, qui devrait avoir un pouvoir explicatif et prédictif. Le modèle souffre en fait des mêmes distorsions que le langage. La réalité est tout d'abord perçue ou conçue ; la perception/conception est ensuite exprimée. À chacune de ces deux étapes une distorsion peut être observée. Le modèle est donc plutôt reconstruction/recréation – avec une distance réelle, parfois à partir d'hypothèses plutôt que de faits – d'un possible pré-construit.

Le modèle doit faire système, au sens d'organisme, de tout intégré : la langue, par exemple, n'est pas une collection de mots. Pour qui considère ce concept comme pertinent, elle est un système de signes linguistiques, qui doit intégrer les trois facettes de ce signe (la forme, la fonction et le sens) et donc réintégrer les différents niveaux d'analyse. Il en va ainsi de la métaphore du jeu d'échecs de Saussure, modèle emblématique d'explication, entre autres, de la notion de système, où la valeur de chaque élément dépend non seulement de la forme, de la place et de la fonction de cet élément, mais également de la forme, la place et la fonction des autres éléments du système (en fait *sa structure*). Ce système d'interrelation, d'interdépendance, prévaut sur les éléments. On y procède à l'intégration du sens, de la signification et de la valeur.

Les contributeurs sont donc venus nous raconter des histoires, jouer avec des règles à recréer un objet, dévoiler le système de règles du système de la langue, en souhaitant décrire le modèle le plus ressem-

---

<sup>1</sup> Le colloque, organisé en hommage à Marc WILMET, et l'édition qui en découle ont été rendus possibles grâce au soutien et aux subventions de l'Université Libre de Bruxelles, de la Communauté française de Belgique, de la Région Bruxelloise, du FNRS et de la Fondation David et Alice Van Buuren. Qu'ils en soient ici remerciés. Des aléas, notamment éditoriaux et parfois indépendants de notre volonté, ont retardé la publication de cet ouvrage. Nous présentons nos excuses aux auteurs pour les délais. Les textes ici publiés sont à lire comme s'ils avaient été écrits en 2003-2004.

<sup>2</sup> L'image-type (voire caricaturale) du modèle scientifique reste celle du « pudding au raisin » (des évidemment très britanniques Rutherford et Reeves) pour expliquer l'atome.

blant. Il ne fut guère question de lutte ou de combat : on ne combat pas un modèle avec un autre. Mais les questions furent nombreuses. La pertinence et la validité du modèle doivent être évaluées selon les critères de cohérence interne, de conformité aux faits linguistiques et, subsidiairement, d'économie. En cas de non-conformité aux faits, le modèle doit soit être rejeté, soit intégré dans la dynamique historique.

Certaines contributions décrivent le modèle, voire les modules, explicatifs de la syntaxe ; d'autres refusent de s'inscrire dans le sillon d'une obéissance trop contraignante (Leeman). Mais en tout état de cause, s'est souvent posée la question de la nature de l'objet que l'on traite. Et la syntaxe, chafouine, de se dérober. *C'est un peu la Mère Michel qui a perdu son chat* ; un peu *chacun cherche son chat*, voire même *le petit chat est mort*. Un peu jouer à *chat perché*, sans pouvoir atteindre l'inaccessible étoile.

Dans cet ouvrage, la syntaxe est tour à tour convoquée comme partie du domaine de la combinatoire, comme discipline coincée entre morphologie et sémantique ou comme fonction mathématique à calculer du type  $f(x,y)$ . Sont également évoquées la typologie syntaxique des langues (exotisme venu, une fois n'est pas coutume, du Danemark), avec ses corollaires, les universaux ; la syntaxe de rectio et d'accord ; la syntaxe des compléments, dans la lignée des Girard, Dumarsais et Beauzée ; et la syntaxe de dépendance à la Tesnière. De nombreuses questions transversales ont été soulevées lors des échanges fructueux. Nous en évoquerons rapidement quelques-unes.

Un premier sujet d'étonnement (mais doit-on réellement s'étonner ?) est la prolifération de définitions de termes apparemment communs, qu'il semble souvent inutile de redéfinir. Ce serait pourtant passer à côté de l'intercompréhension. Ainsi les termes *mot*, *syntagme*, *phrase*, *proposition*, *clause*, *période*, *prédicat*, *topic*, *thème*, *argument*, etc. se colorent-ils différemment selon qu'ils baignent dans l'environnement de tel ou tel modèle. Comme corollaire, se pose également la question de la définition des outils méthodologiques. Il en va ainsi des tests morpho-syntaxiques dont on use encore trop souvent de manière définitoire plutôt qu'heuristique. Ce n'est pas forcément parce qu'elle ne passe pas tel test qu'une structure n'en possède pas la propriété testée : il se peut également que le test ne soit pas fiable hors heuristique ou simplement pas transparent. Les compléments directs et indirects se distinguent-ils clairement ? Doit-on y voir continuité, constellation quasi prototypique ou paradigme, au risque de la dissolution de la syntaxe (Melis) ? Même interrogation pour la portée des adverbiaux (Leeman). Faut-il céder au diktat des tests ou rechercher leur signification et donc calculer et inter-

prêter leur compatibilité, notamment sémantiques, avec les structures testées ?

Quel objet se choisit-on ? L'écrit ou l'oral, le construit ou le spontané, l'usus ou la ratio, la reformulation ou non, le Vrai ou le Faux ? L'idéologie bat son plein. La question est de savoir si le modèle proposé constitue une recreation à partir d'un système qui doit tout pouvoir expliquer et dans lequel toutes les exploitations doivent pouvoir trouver leur sens. Une telle vision extensive du système force à réenvisager l'outillage.

La question des limites de l'objet (proposition, phrase, clause, période, discours, texte) traverse également l'ensemble des contributions, de pair à compagnon avec celle de l'intégration/autonomie des constituants.

L'unité linguistique étant reconnue comme tridimensionnelle (forme, sens et fonction), s'est souvent posée la question du rapport au sens, du rapport entre construction syntaxique et sémantique : la syntaxe isolée ne fait plus vraiment partie de l'horizon des linguistes. Christiane Marchello-Nizia (dont la contribution au colloque ne figure pas ici) nous a rappelé qu'il n'y avait pas de changement linguistique qui soit seulement syntaxique, et donc pas de modèle purement syntaxique du changement linguistique : c'est toujours un endroit par où l'on passe, mais les frontières ne sont pas imperméables. Chez Gross, c'est la combinatoire des constructions sémantiques qui détermine les schèmes d'arguments et donc la construction syntaxique (se pose la question du pouvoir explicatif et reproductif de ce système). Léard n'est pas loin de le suivre, à partir de la structure prédicat-entité. Soutet, quant à lui, ancre la syntaxe à partir de l'idéogénèse. D'autres ont suivi le chemin inverse.

De même a été interrogée la biunivocité du rapport sens/structure. À deux formatages différents devraient correspondre deux sens différents, même s'ils rendent compte de la même référence. Il faut dès lors comprendre le sens non pas dans son rapport à la référence, mais à partir de l'observation des formes (Leeman). Attention dès lors au recours à l'intuition... Par ailleurs, le rapport au sémantique pose la question de la perspective, peu envisagée : vise-t-on la construction du sens ou son interprétation ? Se situe-t-on sous l'angle de l'étude de l'encodage ou du décodage ?

Le rapport au sens pose la question du statut de la syntaxe dans la linguistique. Si l'on envisage le point de vue de son développement, on se rend compte que la linguistique mentaliste saussurienne a continué à influencer l'Europe, alors que Hjelmslev a plutôt fait florès aux États-Unis, où, après un rejet du sémantique, celui-ci a été réintroduit, notamment dans les formalisations HPSG (Abeillé). Le réinvestissement

du sens ne se fait donc pas en opposition à une formalisation (X-barre (Zribi-Hertz) ou HPSG) ; il est la conséquence logique de l'extension de l'intérêt linguistique à d'autres objets. Cette extension prend des directions diverses, par exemple le traitement automatique des langues, avec le point de vue computationnel, visé par Gross et Desclés. Ce dernier, dans sa grammaire applicative et cognitive, met en relation la configuration morpho-syntaxique avec la représentation sémantico-cognitive, complétée par des explorations contextuelles multiples. La syntaxe est alors un système de calcul qui vérifie la bonne formation d'expressions complexes. Si l'on ne critique pas la formalisation, se pose néanmoins la question des limites de l'exercice de binarisation.

La réintroduction du locuteur, de la situation de communication, la pragmatique et la linguistique de l'énonciation, l'ouverture à la linguistique textuelle et du discours interrogent la syntaxe de phrase, unité mise à mal par l'incapacité chronique d'en donner une définition stable. Les réponses à cette interrogation qui vire à la remise en question, voire au rejet, différent, mais visent toutes à l'intégration.

Muller détermine différents types de choix et de contraintes (énonciatives, informatives, de rapport prédicat/argument, d'organisation syntaxique) et propose une intégration en « modules », même s'il n'affecte pas le terme. On observe donc des relations d'interdépendance entre niveaux différents, plus ou moins hiérarchisés. Avec une autre organisation méthodologique, la même intégration se retrouve chez Léard. Un autre modèle intégratif, celui de Dik, est illustré par Combettes (avec des niveaux sémantique, syntaxique, des relations aux actes de communications et des questions d'ordre pragmatique).

Autre type d'intégration que celui prôné par Lambrecht : celui du niveau informatif. À côté de la phrase canonique, il propose la notion de *construction phrastique préférée*. L'extension au discours, proposée par Berrendonner et Blanche-Benveniste, intègre la micro- et la macrosyntaxe, dans laquelle les données sont polysémotiques. Au modèle fribourgeois de l'intégration clause-période, répond le modèle aixois (GARS), pronominal, d'intégration associé-régi. L'intégration de la part plus grande peut se faire par terrassement (Lambrecht) ou autonomisation (Berrendonner, Blanche-Benveniste). Avec le retour du refoulé : la problématique de la limite, du continu et du discret, du recouvrement (GARS) et du seuil (Berrendonner). Et le dialogue du plutôt phrastique Le Goffic avec la pronominale Blanche-Benveniste.

Au final, un colloque et un volume de dialogue, où personne ne retourne chez lui avec un chien de la chienne que lui aurait gardé l'un de ses collègues. Si – il faut appeler un chat un chat – les contributeurs ont joué au chat et à la souris avec les limites de la syntaxe, sans pour autant

donner leur langue au félin, il n'y a certes pas de quoi fouetter ce dernier.